

PATRIOTISME

Plus jamais cela

L'Est Républicain du 20 novembre 2006 par Laurent SIATKA

La journée du Deuil allemand fut un intense moment d'émotion au cimetière d'Andilly. Un plaidoyer pour un monde de paix et de tolérance. Rien ne justifiera jamais les ignominies et les destins brisés d'une guerre. Rien ne pourra trouver une justification aux formes d'intolérance et d'obscurantisme. La cérémonie du Deuil allemand est un hommage et un message universel de paix. Se souvenir pour ne plus que les horreurs d'une guerre se reproduisent, pour lancer un appel à l'espoir d'un monde pacifié légué aux générations futures.

Le cimetière d'Andilly est la plus grande nécropole militaire allemande en territoire français. 33 000 corps d'Allemands reposent ici en Lorraine. 6 000 pierres tombales, un ossuaire, sont les témoins d'une sombre page d'Histoire. Sous une pluie continue, dans une atmosphère empreinte de solennité, les feuilles des arbres tombantes et virevoltantes au vent ont ajouté à l'émotion qui s'est dégagée de la cérémonie.

Dans un poignant plaidoyer pour la paix entre les peuples, le pasteur Friedrich Kreutz a dit son espoir, sa foi en civilisation et en l'être humain. Le consul général d'Allemagne, Bruno Brommer a eu des mots poignants en appelant à une paix qui ne peut que passer par une Europe forte. Il ajouta : « Plus jamais cela. » Entre chaque intervention, les musiciens de Langenbrand et les choristes de Otigheim ont donné gravité et puissance à ce temps de communion. A la reprise des hymnes nationaux, l'émotion s'est faite plus forte encore.

Hommage vibrant

On pouvait remarquer dans la nombreuse assistance présente, des yeux humides, des regards et des expressions lourdes de signification. Après le dépôt des gerbes par les personnalités françaises et allemandes, la députée Nadine Morano a rappelé « les cœurs brisés, les peines, les souffrances dont ces lieux sont les témoins. » Dans son intervention, elle a rappelé les liens d'unité et d'amitié entre les deux pays.

En ce dimanche d'automne dans le cimetière d'Andilly, des femmes et des hommes se sont souvenus des vies fauchées, des jeunes gens que le destin n'a pas laissé le temps d'être pères. Un hommage vibrant et émouvant pour ne jamais oublier mais aussi pour exprimer avec force l'espoir partagé que la flamme de la liberté finit par triompher des barbaries.

Mémoire

Au temps des hauts fourneaux

L'Est Républicain du 14 décembre 2007 – Par Laurent SIATKA

« Les Trente Glorieuses, l'âge d'or de la sidérurgie lorraine, l'épopée des gueules jaunes. » La pièce « Des épaules de géants » revisite 50 ans de la mémoire ouvrière de notre région. Une épopée humaine mise en scène par Dominique Farci d'après l'écrit de Jacky Pelegrini. « Des épaules de géants » est née sur une proposition de la communauté de communes de Neuves-Maisons. Basée sur les témoignages d'anciens sidérurgistes, cadres, travailleurs immigrés, ouvriers paysans, syndicalistes, elle évoque avec nostalgie et ironie, cette aventure collective qui, après des décennies de prospérité, a disparu au cœur des années 80, quand la mondialisation s'est éveillée. Jadis, les usines tournaient à plein régime, le vrai et plein emploi était une réalité. « Des épaules de géants » délivre un formidable message d'humanité. Elle resitue les destins de ces hommes et ces femmes, forçats de la mine, héros ordinaires d'un temps où les valeurs de solidarité étaient des fondations solides et réelles.

Craint et sacré

Les premières minutes sont prenantes. Sur l'écran cinéma défilent les images des hauts fourneaux et de ce feu sacré et craint. Puis les tableaux se succèdent. C'est le monde de l'usine qui renaît avec ces personnages aux petites et grandes histoires. La passion des vies d'ouvriers, leurs quotidiens quand ils partageaient « le verre avant le travail et après », le labeur journalier quand la vie frôlait la violence du feu et du fer en fusion, les révoltes, les luttes, le combat syndical, les espoirs des avancées sociales... Instants de paroles et de chansons émouvantes. « Des épaules de géants » est une suite de portraits de ces anonymes qui se sont battus, qui ont vécu, aimé et souffert à la mine ou à l'usine.

Pas de racisme

Des mots forts, des évocations souvent prenantes sur ces hommes qui ont participé à la reconstruction de la France après la guerre, à l'image de ce Portugais « arrivé à Neuves-Maisons en 1957, il n'y avait pas alors de racisme » ou ce paysan qui « partageait son temps entre les champs et la mine. » Puis l'histoire glisse vers les années 80. Un monde s'en va, un autre va le remplacer sans sentiments. Celui qui donne les directives n'est plus un contremaître, mais un actionnaire. Casse de l'industrie minière et sidérurgique, illusions brisées, fermetures, licenciements. « Des épaules de géants » : une marque de respect pour ces pionniers humbles et courageux. Une histoire qui rappelle que dans notre monde globalisé, les destins des hommes souvent peu de choses par rapport à la puissance économique...



DEPORTATION

Une enfance meurtrie

L'Est Républicain du 29 avril 2010 par Laurent SIATKA

A l'âge de six ans, Charlotte Goldberg a connu l'horreur. Elle raconte. Invitée par l'association « les Elles Rurales », Charlotte Goldberg témoigne, de manière bouleversante sur la période noire du XXe siècle. Révolte, émotion, larmes, mais aussi rires ponctuent son récit de vie. Petite fille juive de Nancy, âgée de six ans, elle est séparée de sa famille, à tout jamais, un jour d'été. Installée dans le quartier juif, où vivaient des immigrants, arrivés d'Europe de l'Est, elle se souvient de chaque seconde de ce 19 juillet 1942. « Nous avons été dénoncés et ils sont venus nous chercher. Je me suis accrochée à la jambe de ma maman... » Elle sera sauvée, comme son frère, mais le reste de sa famille, parents et sœurs, sera assassinée à Auschwitz.

Douleur et pudeur

Depuis, elle porte cette mémoire pour témoigner de la barbarie des hommes. Elle évoque ces sept policiers nancéiens qui ont prévenu la communauté juive du drame. Se souvient de ces femmes enceintes et leurs bébés que l'on a emmenés. Charlotte Goldberg parle de l'abominable séparation familiale. Elle n'élude aucune réponse, mais ne peut parler de tout, par douleur et par pudeur. Elle décrit la machine infernale nazie, les ambiguïtés et contradictions collectives et individuelles des années noires, toutes les déportations oubliées.

Regards embués

Avec tendresse, elle peint le portrait de ses parents, arrivés clandestins avant-guerre, de sa mère analphabète, « qui sacrifiait tout à l'acquisition du savoir pour ses enfants » et montre un panneau de l'exposition qui l'accompagne. « Ce sont des dessins faits par des enfants, avant leur départ vers les camps ». Dans le public, on voit des regards embués. Tolérante, Charlotte Goldberg poursuit : « La haine attire la haine. Je ne peux pas oublier. Il faut que je continue. Pour faire connaître mon enfance, volée par ce massacre... »

COMMERCE

Chez la Berthe

L'Est Républicain du 15 juillet 2009 – Par Laurent SIATKA

Christian Pierron n'a rien oublié. A l'évocation du nom de Berthe Colmé, commerçante historique du quartier Saint-Mansuy durant 56 ans, ses yeux pétillent de souvenirs au parfum d'enfance : « Ma famille habitait en face du café-restaurant. Je me souviens de cette que tous surnommaient La Berthe, des sacs de cacahuètes sur le comptoir, des mistrals gagnants, de la trancheuse de jambon, du logo publicitaire du glacier sur la vitrine... et du chignon de Mme Colmé. » Quand elle baisse son rideau en 1978, le père de Christian, entrepreneur, rachète l'épicerie et y installe ses bureaux.

Enfant du quartier, Christian devient ensuite propriétaire et habitant d'un lieu, qui est pour lui un lien avec son enfance. Les travaux à l'intérieur de la bâtisse permettent de garder l'âme de l'endroit. L'an dernier, une cinquantaine d'amis et riverains se rassemblent pour se souvenir dans la bonne humeur de La Berthe. Cette année, ils sont revenus plus nombreux encore. Touche particulière, la famille de Berthe Colmé a été conviée aux retrouvailles. Beaucoup d'émotions pour Marie-José, Marc et les autres qui poussent la porte d'un lieu quitté trente ans plus tôt.

Même le dimanche

Dans les paroles des uns et des autres, beaucoup évoquent avec douceur le personnage de La Berthe, une commerçante à l'ancienne, dévouée, exigeante, humaine. Marie-José Simon, petite-fille de Mme Colmé, parle avec émotion : « C'est un honneur pour ma grand-mère. Tellement d'images se bousculent. Les boîtes de conserves qu'on allait chercher en réserve, les ouvriers de l'Arsenal venant acheter leurs sandwiches dès l'ouverture, à 6 h du matin. Berthe m'envoyait chercher le pain à vélo quand il manquait. Les anecdotes sont nombreuses. A l'époque de La Berthe, dans le secteur, il y avait une dizaine de commerçants dont quatre cafés.

Un membre de la famille se remémore : « L'épicerie était ouverte tous les jours de la semaine, de 6 h à 21 h non-stop. Souvent, Berthe mangeait debout. Parmi ses clients, il y avait beaucoup de bidasses. Elle était aussi la confidente. Pour ceux qui étaient dans le malheur, elle allumait des cierges, priant Sainte-Thérèse. » En cet été 2009, tous se réunissent donc autour d'une table et d'une ambiance musicale. Si elle était encore de ce monde, La Berthe aurait apprécié ces festivités simples et sincères. Mais elle ne serait pas attardée. Car, même le dimanche, elle se levait à 4 h 30 du matin pour être prête à accueillir ses premiers clients...